

—Mais qui te dit que c'est ainsi qu'Eugène Gages a été retrouvé ?

—Je ne le sais pas, je me l'imagine.

Pierre ne parlait toujours pas.

La jeune fille continua :

—Ah ! si vous connaissiez comme moi l'adresse infernale de ce bandit !... De quoi n'est-il pas capable !... Même d'avoir mis le feu à cette usine pour faire disparaître à jamais ses traces et éviter les recherches de la justice française !...

M. de Sauves tressaillit.

Pourquoi les pensées de Suzanne étaient-elles si exactement le reflet des siennes ?...

Mais il fut arraché aux mystérieuses sensations qu'il étreignaient par Adèle qui, subitement pressait ses mains, et les serrait à les briser.

—Dis, Pierre, s'écria-t-elle tout à coup, réponds-moi. Ce n'est pas vrai ce que prétend Suzanne ?... Elle est comme moi, n'est-ce pas ?... comme toi ?... comme nous tous ? Le sentiment de notre douleur la rend un peu folle ?...

M. de Sauves, subitement, revint du rêve qui commençait pour lui.

—Quoi donc ? balbutia-t-il.

—Quoi ?... Mais on a retrouvé le corps d'Eugène Gages, n'est-il pas vrai ? On l'a vu, on l'a reconnu ?... C'est faux ce qu'elle croit, Suzanne... c'est un rêve... le misérable assassin a bien laissé voir sa face de damné ? Il n'était pas tout noir, quoique ce soit un démon !... C'est autrement qu'en débris informes qu'on la enterré ?

Pierre hochait douloureusement la tête.

—Suzanne a deviné la vérité, dit-il. On n'a vu ni reconnu le corps d'Eugène Gages.

Adèle poussa un cri terrible.

—Ah ! Dieu juste, s'écria-t-elle ; vous avez raison, tous les deux, il n'est pas mort !... Il a trompé tout le monde !

—Je le crois, dit gravement Pierre.

—Tu le crois, et tu es là !... Nous allons repartir demain tous ensemble, et nous chercherons ce bandit jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé.

—Et nous ne réussirons pas.

—Que dis-tu ?

—La vérité. Ah ! crois-moi, ma pauvre sœur, j'en arrive moi, de là-bas, et tout ce qu'un homme peut faire, je l'ai fait. Mais ce n'est pas la France, cela ; et dans ce pays neuf, aux villes immenses, à la population innombrable, où chacun se dirige, se défend, vit un peu comme il veut et beaucoup comme il peut, les recherches ne sont pas possibles.

En allant tous les trois là-bas, nous abandonnons forcément l'usine d'ici, la seule fortune que nous ayons ; nous aurons vite épuisé nos ressources, et pour arriver à quel résultat ?... Echouer probablement.

—Alors que faire grand Dieu ?

—Garder notre conviction pour nous sans l'exagérer toute fois. Car enfin rien ne nous dit qu'Eugène Gages ne soit pas mort réellement. Ensuite nous devons attendre qu'un fait probant nous dise qu'il existe et où il est.

—Et ce fait comment peut-il se produire si tous nos efforts ne tendent pas à l'amener ?

—Sur quoi porteraient nos efforts, n'ayant plus aujourd'hui la moindre donnée ? Tandis qu'il me semble impossible qu'Eugène Gages ne veuille pas avec l'argent qu'il nous a volé, exploiter en Amérique, l'invention qu'il connaît aussi bien que moi. J'ai visité les usines. Dix fabriques d'ébénisterie sont déjà montées. J'ai offert nos produits. Partout ils ont été accueillis avec une sorte d'enthousiasme. Un jour ou l'autre, en gardant là-bas les nouvelles relations que je viens de créer, Eugène Gages, s'il est encore vivant, reviendra dans notre vie sous un nom où sous un autre.

Pierre avait parlé avec beaucoup de calme, ainsi qu'un homme qui a longuement, profondément réfléchi aux choses qu'il avance.

—M. de Sauves a raison, dit Suzanne. Il faut attendre.

—Et nous taire, ajouta l'ingénieur. Un homme intelligent comme Gages peut arriver à savoir ce qui se passe chez nous. Or pour qu'il donne libre cours aux projets qui nous le livreront nous devons paraître l'avoir oublié. Mon voyage en Amérique, à ce point de vue, a été une lourde faute.

Et comme Adèle résistait encore, ce fut Suzanne qui la convainquit, la calma et lui parla avec une

si douce autorité que la jeune femme finit par n'avoir plus d'autre volonté que celle de Pierre et de Suzanne.

Cependant, si M. de Sauves semblait ne pas vouloir admettre absolument qu'Eugène Gages fût vivant, c'était afin de calmer Adèle, de ne pas laisser l'esprit impressionnable de la jeune femme s'ouvrir à des espérances folles, des espérances dont l'irréalisation lui ferait un mal affreux.

Mais au fond de lui-même, il en était convaincu de cette existence, il en était sûr.

Afin de ne laisser à son esprit aucun doute et d'établir plus solidement son plan de conduite pour l'avenir, il résolut de savoir ce qu'était devenu la petite fille d'Eugène Gages, et si les personnes qui la gardaient n'auraient pas, par hasard, reçu quelques nouvelles du père.

Pour cela il chercha dans sa mémoire.

Tant de choses s'étaient passées depuis !...

Il avait oublié !...

Mais sous ses efforts persistant peu à peu la clarté se fit.

La conversation avec son contremaître, le soir de la mort de Pauline, finit par se représenter à sa pensée dans ses moindres détails.

Eugène lui avait dit qu'une voisine soignait l'enfant...

Quelle voisine ?

Le nom ne lui revenait pas.

Mais une année était loin d'être écoulée, et en cherchant autour de la maison qu'occupait jadis le ménage, rue Pixérécourt, M. de Sauves pouvait espérer retrouver celle qu'il voulait voir.

Il se mit aussitôt en campagne.

Dès qu'il arriva devant le tas de fumier que picoriaient les poules, qu'il vit la petite enseigne de la laiterie, et qu'il sentit l'odeur de l'étable, il se dit :

—C'est ici, je me souviens, la voisine était laitière.

Il entra.

Le père Lureau était dans la cour, occupé à retourner du foin et de la paille.

Pierre alla s'adresser à lui ; mais un chien ayant aboyé comme un fou, Mme Lureau sortit sur le seuil de la petite maison.

—Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-elle un peu étonnée de voir un monsieur si bien mis venir dans sa laiterie.

—J'ai besoin de vous parler, répondit aussitôt M. de Sauves. Voulez-vous me donner quelques instants ?

—Entrez, monsieur, fit-elle en pénétrant la première dans une grande pièce très propre qui devait servir de cuisine, de salle à manger et aussi de chambre à coucher pour les petits, car on voyait deux couchettes dans un coin.

Pierre de Sauves se nomma.

—Vous savez le malheur qui m'est arrivé, madame, dit-il ; il y a peu de temps que je suis libre, ce qui vous explique comment je n'ai pu m'occuper encore de mon ancien contre-maître et de sa petite fille.

—Merci, monsieur, répondit la brave femme sans méfiance, ils vont bien tous les deux.

Pierre tressaillit jusqu'au fond des entrailles.

Cette simple réponse, si banale, semblait indiquer que Mme Lureau avait des nouvelles du mécanicien.

Il essaya de surmonter l'émotion qui l'étreignait, et ce fut d'une voix presque ferme qu'il continua :

—Qu'est devenue l'enfant ?

—Je l'ai portée en Normandie quelque temps après sa naissance, chez une amie à moi, une brave femme nommée Martine Fresnay, qui doit en prendre soin jusqu'à ce quelle entre dans un couvent où j'ai été moi-même élevée.

—Et elle vient bien, cette petite ?

—Elle est superbe.

—N'avez-vous besoin de rien pour elle ?

—Merci, monsieur. Le père, en partant pour l'Amérique, a laissé quinze cents francs pour elle ; et dernièrement il a encore envoyé cinq cents. Avec cela, on élèvera l'enfant jusqu'à ce qu'elle se tire d'affaires toutes seule, même en supposant qu'Eugène Gages ne revienne jamais.

Mais Mme Lureau eût pu parler longtemps encore, Pierre ne l'écoutait plus.

S'il ne l'avait pas encore interrompue, c'était pa-

le seul effort de sa volonté, car il ne devait pas lui donner l'éveil par son impatience trop grande.

Une chose unique l'avait frappé, bouleversé, impressionné à rendre l'âme :

Eugène avait envoyé cinq cents francs pour sa fille !...

Quand, à quelle date ?...

Tout était là.

Avant, où après le 14 septembre ?

Un pressentiment lui disait que la lettre avait peut-être été envoyée après l'incendie de l'usine Handerson.

Mme Lureau avait terminé, Pierre reprit :

—Et lui, ce malheureux Gages, qu'a-t-il fait depuis son départ ?

—Il est allé à Philadelphie, et là, il a travaillé comme un nègre.

—Ah ! Il vous écrit ?

—Quelquefois. Dans sa dernière lettre il m'envoyait les cinq cents francs dont je vous ai parlé.

—Ses économies sans doute ?

—Non, une gratification que son patron lui avait donnée.

—Se plaît-il en Amérique ?

—Pas du tout. Il voudrait revenir en France.

—Comme ça se trouve bien, moi qui désirerais tant le revoir chez moi.

—Chez vous ?

—Eh oui, depuis que je suis seul, j'ai trop de travail. Je donnerais à Gages de beaux appointements, et il tiendrait l'intérieur de l'usine quand je suis obligé de m'occuper du dehors.

—Si vous le lui proposiez, demanda Mme Lureau qui, ayant une grande amitié pour le contre-maître, voyait ainsi la possibilité de le faire revenir.

Pierre eut un léger clignement des paupières.

L'excellente créature tombait d'elle-même dans le piège que l'ingénieur lui tendait.

—Je veux bien, dit-il, mais pour cela, il me faudrait son adresse. L'avez-vous ?

La laitière ouvrit des yeux énormes.

—Elle devait être dans la dernière lettre que Gages a écrite, dit-elle.

—Eh bien, où est cette lettre ?

—Je l'ai envoyée en Normandie avec l'argent.

—A Martine Fresnay ?

—Oui.

—Où demeure-t-elle, cette Martine ?

—A Villers-Feuillu, une petite localité entre Bauville et la mer.

—A côté de chez M. de Romilly, alors ? demanda Pierre.

—Tiens, dit Mme Lureau, vous connaissez M. de Romilly ?

—Mme de Romilly est la sœur de ma belle-mère, et dans quelques jours j'irai lui conduire mon fils qui a besoin de grand air. Martine Fresnay a nourri Mlle de Romilly, et tout le monde l'estime dans la famille. Eh bien, donnez-moi un mot pour elle, et à ma prochaine visite chez Mme de Romilly j'irai lui demander l'adresse d'Eugène Gages.

Mme Lureau ne se fit pas prier et d'une écriture fort convenable elle traça le billet que lui demandait M. de Sauves.

—Vous me direz s'il accepte, n'est-ce pas ? fit-elle en reconduisant l'ingénieur jusqu'à la porte.

—Vous pouvez y compter, répondit celui-ci.

Le surlendemain, Pierre ayant déclaré qu'il trouvait Robert un peu pâle, et qu'il allait profiter de l'invitation chaudement répétée de la famille de Romilly d'aller à Villers-Feuillu, partit pour la Normandie.

Mme de Romilly était une femme de cœur qui qui n'avait jamais douté de l'innocence de M. de Sauves, et l'aimait d'autant plus aujourd'hui que Pierre et Robert étaient tout ce qui lui restait de sa sœur, Mme de Lavarande, à laquelle une très ardente affection l'avait unie toute sa vie.

Elle le reçut avec toute la tendresse délicate et raffinée qu'un homme ayant été dans une situation aussi douloureuse que Pierre pouvait demander.

Elle était allée l'attendre elle-même à la gare avec son mari, et le pressa dans ses bras comme s'il eût été son propre fils.